

Poète, rendez-nous cette sublime voix
Que l'écho des cieus nous envie,
Et que, sous les tilleuls qui cachent votre vie,
Nous entendîmes une fois !

Dites, que craignez-vous pour si long-temps vous taire,
Les sots !—On rit, même des sots.

Si nous jetons souvent nos perles aux pourceaux,
Elles ne restent point à terre ;

Quelqu'un passe toujours sur le bord du chemin,
Qui les ramasse et s'en empare ;
J'en sais qu'un roi marchande, et plus d'une qui pare
Ou noirs cheveux ou blanche main.

Les méchants !—Gardez-leur plutôt votre indulgence :
Hélas ! ils sont si malheureux !

Ils font tout contre nous : ne faisons rien contre eux ;
Des succès pour toute vengeance !

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue ;

Les envieux deux fois vous jettent de la boue . . .
Qu'y faire ?—Ils donnent ce qu'ils ont.

L'impur crapaud croasse au chant de la colombe :
Un esclave insulta César,
Et des fanges de Rome éclaboussa son char . . .
Qu'importe à César dans la tombe !

Donc piège, assaut, péril vous attend au début.
Plus d'un reculerait sans doute ;
Mais vous, mortel divin, marchez, sans voir la route,
Chantant, les yeux fixés au but.

Alors que l'ouragan désolé nos campagnes,
Que la grêle, fléau des épis jaunissants,
Tombe et bondit au bord des toits retentissants,
Et que la foudre au loin roule dans les montagnes ;
Le passereau timide et le faible ramier,
Cherchent l'abri du chaume ou l'arbre hospitalier,
Tandis qu'au bruit des eaux et des vents en furie,
Sortant de son puissant sommeil,
L'aigle traverse, en roi, la céleste patrie
Des orages et du soleil !

EMILE DESCHAMPS.

DEUX MISÈRES.

NOUVELLE.

La nuit commençait à descendre sur la mer ; le vent sifflait dans les bruyères ; le goéland, s'élevant des flots, tourbillonnait au-dessus du promontoire, et de hautes colonnes de sable couraient le long des dunes.

Une vieille femme chargée de fruits s'avancait sur la route déserte ; l'âge et son fardeau avaient ralenti sa marche ; enfin elle s'arrêta accablée de fatigue non loin d'une cabane fermée, déposa à ses pieds les paniers qu'elle portait, et s'assit au bord du chemin.

Elle fut long-temps à reprendre haleine, car elle venait

de loin, et la charge était lourde. Cependant il fallait encore marcher long-temps pour atteindre le village.

La vieille femme jeta un regard sur la route qui lui restait à faire, et qui se déroulait aux flancs du coteau. Cette vue lui serra le cœur ; ses yeux devinrent humides. Un temps avait été où elle ne se fût point trouvée seule, à cette heure, assise sur la route abandonnée, où des bras plus robustes que les siens se fussent chargés du fardeau qui était à ses pieds ! Mais à quoi servaient, hélas ! ces souvenirs de jours plus heureux ! Le regret, comme dit un poète arabe, est un arbre dangereux qui ne donne que des fruits empoisonnés.

Cependant un homme chargé de racines venait sur la même route, gagnant la cabane près de laquelle Catherine s'était assise. C'était Guillaume le bûcheron, que l'on appelait dans le pays le *Solitaire*, parce qu'il avait toujours vécu à l'écart.

Il marchait courbé sous son fardeau, le front triste et l'air rêveur ; mais en approchant de sa demeure, il leva la tête et aperçut la vieille femme.

Tout entière à ses tristes pensées, celle-ci avait oublié l'heure et l'éloignement du village ; la nuit était venue sans qu'elle s'en aperçût. Cependant le bruit des pas de Guillaume l'arracha à sa préoccupation.

— Que faites-vous là, bonne mère ? demanda le bûcheron en s'arrêtant devant Catherine.

— Je me repose, répondit la vieille en montrant ses paniers de fruits.

— Vous avez là une charge bien lourde, observa le paysan.

— J'en porte une plus lourde dans mon cœur ! murmura la vieille femme.

— Laquelle donc ?

— L'isolement.

Guillaume la regarda.

— Ah ! vous êtes seule aussi, dit-il d'une voix émue ; que Dieu ait pitié de vous alors, ma mère, car c'est une dure affliction.

La vieille soupira sans répondre, et se leva ; elle voulut reprendre ses paniers pour continuer sa route : mais le froid l'avait saisie ; elle chancela.

Une bonne pensée vint au cœur de Guillaume ; il jeta à terre son fagot de racines.

— Entrez dans ma cabane, vieille mère, dit-il ; j'ai là de quoi vous réchauffer, et quand vous serez remise, je porterai moi-même vos paniers jusqu'au village.

A ces mots, il ouvrit la porte, fit entrer Catherine, et alluma un grand feu. La vieille sentit que la chaleur la ranimait.

— Vous êtes heureux de pouvoir prodiguer ainsi la racine, dit-elle en étendant vers la flamme ses mains bleuâtres.

— Manquez-vous de bois ? demanda Guillaume ; la forêt fournit du bois mort à tout le monde.

— Oui ; mais la forêt est trop loin pour qu'une vieille femme comme moi aille y chercher de quoi garnir son foyer, et je suis seule.

— Chauffez-vous alors à discrétion ; pendant ce temps le souper se fera, et vous pourrez le partager.

— Êtes-vous donc obligé, lorsque vous arrivez las et affamé, de préparer votre repas vous-même ?

— Hélas ! oui ; qui me le préparerait ? Moi aussi je suis seul.

— Aujourd'hui du moins je puis vous rendre ce léger service ; vous m'épargnez une fatigue, je vous épargnerai un ennui.

En parlant ainsi elle se leva, prit dans le buffet de sapin ce qui était nécessaire, et disposa tout pour le souper.

Guillaume la regardait faire et souriait. En allant et venant, elle eut bientôt rétabli l'ordre dans la cabane, sans s'en apercevoir, et comme par habitude. La table avait été dressée ; elle mit le couvert.

Guillaume, qui n'était point accoutumé à de tels préparatifs, s'étonnait de les voir ; sa demeure avait pris un air de propreté qui l'embellissait.